

- 16ème séance -

On a donc vu que, partant d'une formule représentant cette relation privilégiée où le terme de départ est identique au terme "source" de la relation primitive, on pouvait itérer par le terme "but" et que l'on obtenait le schéma :

$b \underline{\in} a \underline{\in} () r b$
qui correspond à

"Paul a Jacques qui le soigne"

et que l'on peut ensuite avoir :

$b \underline{\in} . r b \underline{\in} a$
qui correspond à

"Paul se fait soigner par Jacques"

ou à

"Paul has James to look after him"

Ici les notations de la formule sont celles d'une relation puisqu'on a affaire uniquement à des opérations de localisation et d'identification; et, lorsqu'on pense à tous les verbes et d'une façon générale à tous les opérateurs de prédication y compris les propositions, qui tous d'une manière ou d'une autre marquent la localisation, on ne peut s'attendre à ce qu'il y ait une correspondance plus ou moins directe entre les symboles de la formule et le lexique -que ce soit le lexique d'un groupe de langues ou d'une langue donnée- donc tel prédicat en particulier. On ne peut pas prédire qu'en français on aura une réalisation sous la forme :

"Paul a Jacques qui le soigne".

alors qu'en anglais on n'aura rien sous cette forme, mais que par contre on trouvera "have" dans des relations causatives.

La seule prévision qu'on puisse faire est une prévision sur les réalisations possibles dans différentes langues et non pas sur telle ou telle relation déterminée qu'on trouverait dans telle ou telle langue.

Et, si l'on posait qu'il existe une correspondance déterminée entre $\underline{\epsilon}$ et un verbe dans une langue donnée, la relation qu'on pose entre d'un côté les opérations qui sont vraisemblablement des opérations généralisables et de l'autre côté la spécificité des langues ne tiendrait plus, puisque cela voudrait dire qu'on aurait nécessairement une seule réalisation qui serait la bonne et que dans ce cas il faudrait autant de notations que d'opérateurs différents.

Ainsi, ici, on va avoir cet opérateur $_$ qui, selon les relations générales et spécifiques dans lesquelles il est pris va se réaliser soit "avoir", soit "have", soit "mettre", soit "donner", soit "faire" ...

Et, lorsqu'on a une relation causative en français c'est très souvent "faire" qu'on trouve, mais il existe aussi divers procédés analytiques, puisqu'on a vu qu'on pouvait avoir des choses comme :

"J'ai eu Pierre à peindre la cuisine"

"J'ai eu la cuisine peinte par Pierre"

"J'ai mis Pierre à peindre la cuisine"

"J'ai donné à Pierre la cuisine à peindre"

et, ce sont des procédés qui peuvent exister dans d'autres langues, mais auxquels on ne pense pas immédiatement.

Dans les langues africaines, la causative est rendue par "donner". En arabe, c'est un affixe qu'on insère, et là on ne peut rien dire non plus.

En macédonien, c'est rendu aussi par le verbe "donner"

En allemand, c'est essentiellement "lassen"

En portugais, c'est à peu près la même chose qu'en français.

En danois, on trouve aussi l'équivalent de "donner", "mettre"

C'est-à-dire que chaque fois qu'on a une relation causative qui est analysable (c'est-à-dire quelque chose d'autre qu'un affixe), on a deux grands types de procédés.

-soit l'utilisation d'un verbe comme "lassen" c'est-à-dire

"laisser faire", qui est utilisé dans toutes les langues germaniques et scandinaves, mais qui n'existe pas en anglais même si on a un énoncé du type "I'll let you know" ou encore les impératifs "Let's do it" : c'est seulement dans ces emplois qu'on trouve "let".

En fait, ce verbe "lassen" qui correspond à "laisser faire" est un autre procédé parce qu'on utilise dans ce cas un modalisateur qui implique une relation intersubjective de telle manière qu'il y a sans arrêt ce passage entre "laisser" c'est-à-dire "ne rien faire pour que ne pas" et "faire" c'est-à-dire "agir de telle sorte que" où l'un est la double négative de l'autre.

C'est ce qu'on trouve aussi en italien, dans les exemples du genre *"Il caffè non mi fa dormire"*

qui signifie "m'empêche de dormir", "ne me laisse pas dormir". Et, à l'origine "lassen" signifie vraiment "laisser" au sens de "ne pas empêcher", "ne rien faire pour que ne pas", et c'est ensuite qu'il devient causatif, c'est-à-dire qu'il introduit une relation intersubjective.

Or, une relation intersubjective ne peut être que trois choses :

- si elle est vide, c'est simplement une déclarative comme:
"Il a dit que Jean était arrivé"
- Si l'un des sujets agit sur l'autre pour lui faire faire quelque chose, et l'on a là

-soit quelque chose du genre "forcer", "ordonner" ... qui est (en prenant deux animés humains pour simplifier) qu'un premier sujet agit sur un second sujet de telle manière que ce second sujet fasse ce qu'il n'avait pas l'intention de faire, c'est ce qu'on peut noter de façon très rudimentaire :

$S_1 \longrightarrow S_2$

-soit quelque chose du genre "aider à" où l'on a un premier sujet qui agit sur un autre sujet de telle manière que ce second sujet fasse ce qu'il avait l'intention de faire; on peut noter cela $S_1 \longrightarrow (S_2 \longrightarrow)$

Enfin, si l'un des sujets agit sur l'autre de façon

à lui laisser la possibilité de faire ou de ne pas faire quelque chose, on a quelque chose du genre de "permettre" et justement "laisser"; dans ce cas S_1 est dans une telle relation à S_2 qu'il est difficile de la noter avec ce jeu-là; on pourrait mettre $S_1 \not\rightarrow S_2 \rightarrow$ mais cela voudrait dire que dans ce cas S_1 n'agit pas, or, "ne rien faire" est encore une façon d'avoir une action; c'est le problème de la valeur suspensive de la négation (puisque selon les cas de la négation inverse, empêche ou suspend), c'est-à-dire que S_1 ne fait rien pour, mais ce faisant, il ne fait rien contre, ce qui fait que S_2 pourra agir ou ne pas agir, et là on est dans le domaine du "permettre".

Et, là on voit bien la relation modale qui existe entre "laisser" "permettre" et "faire"; et de l'autre côté ces rapprochements permettent aussi de se dégager de l'idée que "faire" voudrait avant tout dire "fabriquer" puisqu'en réalité il signifie d'abord "mettre dans tel état", "mettre à tel endroit", puisqu'on sait aussi qu'en français au moins on le trouve dans des expressions comme "faire soldat", "il fait chaud", "Il fait un peu malade", et puisqu'on a vu aussi qu'en grec à partir de "pratein" (faire) et "eu" (bien) on avait "eu pratein" c'est-à-dire "se trouver bien" (faire être bien) et puisqu'on a vu aussi que dans les cas "2 fois 2 font 4" on a affaire à un véritable identificateur comme on trouve dans cet arabisme direct qui dit "Elle va te faire la jalousie" pour traduire "Elle est jalouse"; en tant que localisateur, on peut aussi revoir le tableau p.146 de la 12ème séance.

On a vu aussi que les manipulations de réécriture fonctionnent aussi sur l'hypothèse que les prépositions sont des opérateurs de relation exactement comme les verbes; et, ces relations prédicatives vont prendre en surface telle ou telle forme suivant les règles spécifiques de chaque langue; ainsi en français (au moins) pour avoir un énoncé bien constitué, on ne peut avoir qu'un seul verbe à la forme personnelle, les autres relations devant se réaliser soit par des formes non personnelles (participes, formes nominales...) soit par des prépositions.

C'est ce qu'on avait vu à propos de la relation :

"Le chapeau de Pierre"

relation à propos de laquelle, en anglais "'s" est le marqueur de cette relation de localisation, en français c'est "de" mais outre cela, il faut en français rendre compte de "le" d'une façon honnête (voir p.166, 14ème séance) parce qu'il y a là au moins deux problèmes, d'une part comment se fait-il que ayant d'une part "Pierre a un chapeau" on passe à "le chapeau de Pierre", et d'autre part comment se fait-il qu'ayant "Pierre a un chapeau" ça signifie "Pierre a un chapeau, pas deux, pas trois" de telle manière que quand on dit "le chapeau de Pierre" cela implique que c'est non pas "un des chapeaux de Pierre" mais bien "le chapeau de Pierre"; c'est un problème de détermination entendu au sens de quantification et un problème de reprise de relation.

Toujours à propos de ces règles de réécriture, de ces correspondances entre les opérateurs généraux et une langue dans sa spécificité, on a vu que :

"Paul se fait soigner par Jacques"

c'est-à-dire une dérivation de

$b \in () r b \in a$

la portée de l'opération de réflexivation va varier selon les langues et qu'en français il existe des règles sur les pronoms qui font qu'un schéma d'écran (terme auquel on peut donner un statut technique) qui fait que c'est le réfléchi qui apparaît; alors que dans les langues scandinaves ou slaves la portée de l'opération est différente, c'est-à-dire qu'on n'aura pas quelque chose du type:

"Jean a quelqu'un pour le servir" mais,

"Jean a quelqu'un pour se servir"

On a vu aussi qu'on peut expliquer pourquoi on a ici une forme qui se présente comme une forme active, bien qu'ensuite du point de vue de sa complémentation, elle ait les mêmes caractéristiques qu'une forme qui apparaît en surface comme une forme passive; c'est qu'on en a fait une orientation qui est double avec d'un côté " $() r b \in a$ " et de l'autre un schéma

qui se boucle "b ∈ r b" qui, à ce titre se présente avec les caractéristiques d'une forme passivée.

On a en français une correspondance entre ∈ et "par" qui, pour une part, nous renvoie aux schémas de passif, et pour une autre part, constitue un problème propre à chaque langue puisqu'on trouve selon les langues soit "par", soit une simple juxtaposition, soit "por", soit "da", soit rien... Et, en français, pour des raisons que l'on peut étudier, on a un certain nombre de restrictions sur le nombre des prépositions qu'on peut utiliser quand on a une relation entre un terme qui a une propriété plus ou moins agentive et un prédicat; on a soit "à", soit "de", soit "par", soit "pour".

On trouvera par exemple:

"Il a fait couper le ruban à la petite fille"

"Il est aimé de tout le monde"

"Il est ami de tant de personnes"

"Il se fait soigner par Paul"

"Il est un grand ami pour Paul".

En français et dans d'autres langues, "pour" marque la relation entre l'attribution (le datif ou le complément de datif éthique) et d'un autre côté l'agent. Par exemple en latin:

"Mihi dictum est" ("il a été dit par moi")

"Mihi colenda est virtus" ("je dois honorer la vertu", "la vertu est à honorer par moi", "la vertu est objet de culte pour moi"). Ou encore le double datif: "dire de quelqu'un qu'il m'est en haine", c'est dire "qu'il est un objet de haine pour moi".

En anglais, on trouve: *"for somebody to do it"*.

"Pour" a en français une double fonction, il indique à la fois le point de vue et en même temps celui qui fait telle chose; par exemple:

"Ça a été facile pour Jean de faire ça"

c'est-à-dire que "c'est lui qui l'a fait" et que "pour lui, ça a été facile".

On a d'ailleurs avec cette propriété-là une contrainte sérieuse puisque cela exige un animé humain qui ait en même temps des propriétés d'agent, mais qu'à la rigueur on pourrait avoir

quelque chose du genre:

"Pour la vaisselle, il est facile d'être cassé"

avec une idée de destinée. Sinon l'emploi de "pour" dans son sens étymologique - c'est-à-dire "quelque chose est mis pro, est mis en situation - c'est assez banal puisqu'on trouve ensuite des tas de choses comme :

"Il est grand pour son âge"

c'est-à-dire "étant donné son âge" et c'est un adversatif puisqu'on s'attendait à ce qu'il soit plus petit;

"Pour petit qu'il soit"

c'est-à-dire "bien qu'il soit petit";

"J'ai acheté des billets pour Jean"

c'est-à-dire quelque chose qui se fait au bénéfice de quelqu'un;

"Je suis parti pour Paris"

c'est-à-dire le lieu vers où on va;

"J'ai eu tous ces biscuits pour 100 Francs"

c'est-à-dire - et ça se trouve aussi dans d'autres langues - "prendre une chose en échange d'une autre", et dans ce cas, on peut aussi utiliser "contre"; et en chinois dans ce cas on emploie un verbe comme "donner", "remplacer", "substituer".

Ensuite, pour réécrire $\in \rightarrow$ "par", on fait un raisonnement qui montre qu'en procédant par élimination sur un domaine restreint, on aboutit à un marqueur qui ne peut pas être "de", ni "à", ni "pour" mais qui est "par". Et, il est évident que c'est parce qu'on a les observations qu'on peut faire ce raisonnement - la prédiction au sens strict, ici, est très difficile à faire.

Enfin, en reprenant les dérivations par application des règles dans le système (p. 122 de la séance 10), on a, à partir du schéma 3 de chaque série:

$b \ r_0 \ (\) \ \in \ b$

pour un prédicat à intervalle ouvert, et:

$b \ r_F \ (\) \ \ni \ b$

pour un prédicat à intervalle fermé; c'est-à-dire qu'on voit

qu'à l'orientation près on a très exactement les mêmes formes, d'où la possibilité de rendre compte à la fois de:

"La ville est attaquée",

"La tasse est cassée".

Partant de là, on va essayer de vérifier une hypothèse concernant la présence ou l'absence d'agent dans des tournures correspondant à des schémas passifs, et le lien avec des tournures correspondant à des schémas réflexifs. Cette hypothèse vient des observations faites sur des langues très variées qui montrent que très souvent lorsqu'il y a passivation, il y a effacement de l'agent obligatoire.

C'est une hypothèse qui est confirmée par les observations faites en acquisition du langage, et qui dit en gros que lorsqu'il y a présence de l'agent, cet agent est introduit par une opération (relation binaire) supplémentaire. C'est très net en zoulou où l'on a:

"il a été frappé: c'est la pierre"

où l'agent (ou ce qui en a les propriétés) est introduit par un identificateur, c'est-à-dire qu'on a affaire à un véritable équatif. C'est aussi ce à quoi aboutit M. LAUNEY dans un travail sur le nahuatl (groupe uto-aztèque) à savoir que pour rendre compte de ces relations on est constamment obligé de travailler sur des relations binaires. Et, dans un numéro de "Language", en travaillant aussi sur le groupe uto-aztèque à partir des tournures impersonnelles, LANGACKER et MUNRO arrivent à des formulations très proches.

Tout cela remet en question, bien sûr, l'idée que la passivation consisterait à prendre la converse de l'actif. Et, on pourra alors montrer, qu'en français, on n'a pas simplement:

"Jean conduit la voiture"

"La voiture est conduite par Jean"

mais bien plutôt:

"La voiture est conduite" et "C'est Jean"

c'est-à-dire qu'une relation d'identification est établie entre "un conducteur de voiture" et "Jean en tant que conducteur de la voiture".

Et donc si dans ce genre de schéma:

$b \in () r b$

on n'a pas d'agent exprimé, rien ne nous empêche, par une opération peut-être hardie mais qui se révèle en fait une opération raisonnable, de l'exprimer en refaisant ce qu'on a fait à propos de:

"Il s'est fait soigner par Paul"

c'est-à-dire un repérage de l'ensemble de la relation, qui va donner une forme de schéma du genre:

$\langle b \in b r b \rangle \in \triangleleft$

schéma que, en laissant de côté de nombreux points à régler du point de vue formel, on va repérer par rapport à quelque chose qui est marqué ci-dessus par "par" et que l'on veut représenter; c'est ce qui apparaît aussi dans les exemples:

"Je suis suivi"

"La ville est attaquée"

pour lesquels il faut une représentation qui soit forte et qui ne soit pas simplement un triangle ou "des gens" ou "quelqu'un".

En regardant notamment la façon dont FREGE a construit la classe des agents, en regardant la formation des noms d'agent dans différentes langues et en particulier à travers le livre de BENVENISTE "Noms d'agent, Noms d'action en indo-européen", on s'aperçoit que quand on a une relation du type:

$\overline{a \in () r b}$

la classe de toutes les valeurs possibles pour:

"Untel fait telle chose"

c'est:

$() \in () r b$

puisque si j'ai la valeur "a" à la place vide de gauche, j'ai automatiquement la même valeur pour l'autre place vide puisqu'il y a relation d'identification.

On est ici, avec ces assemblages, en plein dans les premières pages du traité classique en mathématiques de BOURBAKI concernant les variables liées, puisque c'est bien de cela qu'il s'agit dans la mesure où on a des places assignées, c'est-à-dire qu'on a d'un côté une place vide, de l'autre une place vide liée et quelle que soit la valeur de la première place, on a la même valeur pour la deuxième place; si on laisse la première place vide cela indique qu'on peut avoir toutes les valeurs possibles.

Ensuite, on aura là-dessus une opération de quantification.

Si donc, on a "r" pour "manger" et "b" pour "viande", le schéma correspondra à "mangeur de viande" ou en anglais "meat eater". C'est un emploi de "-er" bien connu en anglais et qui représente "le un qui a telle propriété ou action"; par exemple pour dire:

"Un poisson qui pèse 5 kg"

on dit: *"A five pounder fish"*

c'est-à-dire que là, en général, pour une tournure non nominalisée en français, on a une tournure nominalisée en anglais; si l'on veut dire que "des pommes de terre cuisent bien", on dira en anglais "good cookers" mais on ne peut pas dire en français "des bonnes cuiseuses"! D'une voiture qui "tient bien la route", on ne pourra pas dire en anglais "it holds the road well" ce qui ne veut pas dire que c'est impossible, mais c'est peu naturel. De même que pour dire de quelqu'un qu'il est très sociable, qu'il se mêle bien avec les gens, on ne dira pas: *"He mixes well"* mais *"He is a good mixer"*

ou même, j'ai entendu quelqu'un dire: *"I'm a wet smoker"*

pour dire qu'il salive énormément en fumant, et c'est strictement intraduisible en français par: "un fumeur humide"!

On est donc obligé, dans le cas de:

$b \in r b$

non pas de repérer cette relation par rapport à "a", si l'on veut exprimer l'agent (puisque là ce serait une astuce), mais de la repérer par rapport à:

$$\overline{(\) \underline{\in} (\) r b}$$

puisqu'aucune valeur n'est assignable. Ce qui donne:

$$\langle b \underline{\in} (\) r b \rangle \underline{\in} \langle \overline{(\) \underline{\in} (\) r b} \rangle$$

c'est-à-dire que l'on aboutit à une lecture en miroir; et c'est effectivement une des propriétés intéressantes de la passivation que d'aboutir lorsqu'on dit qu'on permute les deux termes N_1 et N_2 non pas à une lecture où on prend simplement la converse, mais véritablement à une lecture en miroir, c'est-à-dire qu'on a d'un côté "b est..."et de l'autre "il y a au moins une personne pour", ou "a" si l'agent est exprimable. Et en fait, c'est quelque chose qui se présente comme une véritable prédication d'existence, c'est-à-dire qu'il suffit qu'on donne une valeur, y compris la valeur imaginaire qui consiste à prendre la classe de toutes les valeurs possibles pour que cela veuille dire qu'il y a quelqu'un pour produire l'action en question.

C'est ici une propriété que le logicien LESNIEWSKI a dégagé de son côté lorsqu'il posait que, lorsqu'un terme est identifié par rapport à lui-même cela équivaut à une prédication d'existence.

Cette forme peut donc se lire:

"Je suis suivi par qui me suit"

ou *"Je suis suivi par quelqu'un"*

et, l'avantage de ce schéma, c'est que d'une part on peut en tirer des conséquences pour d'autres manipulations et pour d'autres langues que le français, et d'autre part, on n'est pas obligé de passer par "quelqu'un" parce qu'en français "quelqu'un" est souvent interprété comme étant singulier, unique, alors que quand on est suivi, on n'est pas forcément suivi par une seule personne, mais par "qui nous suit"; et on ne peut pas non plus dire "par quelques-uns" parce qu'à ce moment-là on tranche; donc, tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il y a au moins une personne mais qu'il peut y en avoir plusieurs.

Ensuite, viennent s'ajouter des propriétés aspectuelles qui vont montrer - et là c'est encore tout un autre problème - qu'avec certains prédicats, par exemple la tournure "être et participe passé" en français serait interprétée comme soit renvoyant à cette formule, soit comme renvoyant à un état résultant d'un processus qui à un moment a été stabilisé. Ainsi, on aura des exemples du genre:

"Le vase est cassé"

par rapport à: *"La ville est attaquée"*

et, on sera amené à faire une étude en soi du sémantisme des prédicats de telle manière qu'on puisse en tirer telle ou telle propriété aspectuelle qui ne peut pas se deviner et qu'on peut faire apparaître, parfois avec difficulté parce que ce n'est pas toujours probant, par des analyses distributionnelles; par exemple ici, savoir si on peut mettre ou ne pas mettre "avoir" ni "être en train".

Naturellement si on a une valeur assignée "a", on est ramené au cas précédent, c'est-à-dire qu'on va associer:

$$\overline{a \in () r b}$$

au schéma:

$$b \in () r b$$

c'est-à-dire:

$$b \in () r b \in \overline{a \in () r b}$$

avec, en français une partie de schéma qui tombe et on a:

$$b \in () r b \in a$$

c'est-à-dire quelque chose comme:

"Le vase a été cassé par Jean"

"La ville est attaquée par les ennemis".

On sait par les études dans le domaine de l'acquisition du langage, que chez les enfants, la passivation est une notion qui n'est acquise que très tard.

Si par exemple on a "a" pour "Marianne", "b" pour "camion" et "r" pour "renverser" ("renverser" ou "casser" sont avec les enfants des prédicats soigneusement choisis pour leurs

propriétés aspectuelles puisque ce sont soit des irréversibles, soit en tout cas des changements d'état), un enfant donnera spontanément:

"Marianne renverse le camion".

Puis, si on lui demande de commencer par "b", on aura:

"Le camion renverse le camion."

Puis à un certain stade, on aura très approximativement toujours:

"Le camion est renversé et c'est Marianne qui a renversé le camion".

C'est-à-dire un schéma de la forme:

$\langle b \underline{\in} () r b \rangle \underline{\in} \langle a \underline{\in} () r b \rangle$

Puis, on aura quelque chose comme:

"Le camion se fait renverser"

c'est-à-dire:

$b \underline{\in} () r b \underline{\in} \overbrace{() \underline{\in} ()} r b$

avec le schéma agentif qui tombe, et une formule qui a toutes les apparences d'une relation réflexive.

Puis on aura:

"Le camion est renversé par Marianne"

c'est-à-dire un schéma de la forme:

$b \underline{\in} () r b \underline{\in} \overbrace{a \underline{\in} ()} r b$

avec une partie du schéma tronqué en français.

Toutes ces observations permettent de poser que dans les langues où l'agent est effacé, cela veut dire qu'on a un schéma du type:

$b \underline{\in} () r b$

C'est la situation dans de très nombreuses langues, non seulement en arabe, mais aussi dans un grand nombre de langues africaines où pour que la passivation soit possible, il faut obligatoirement que l'agent soit effacé. Devant tous ces phénomènes on peut, même si pour une part ils sont fortuits, essayer d'établir une relation entre ce qui se passe dans les différentes langues, et construire un système qui puisse en rendre compte tout en tenant compte des problèmes de génétique, d'acquisition

du langage, de pathologie... parce que s'occuper du langage, ce n'est pas seulement travailler dans un domaine restreint sur une ou deux langues, ni construire ces objets techniques qui font le langage des informaticiens, ni fabriquer un dictionnaire codé permettant d'étudier tel texte dans tel domaine, - s'occuper du langage, c'est véritablement mettre à jour les opérations qui permettent de rendre compte de l'activité de production et de reconnaissance de textes ayant un certain agencement.

Ainsi, en français, avec un schéma du genre:

b ε () r b

si on prend "b" pour "camion", on se rend compte que, pour des raisons qu'il faut aussi étudier par ailleurs, ε se réécrit "est" et que d'autre part, la forme "() r b" va correspondre en tant que forme non finie, c'est-à-dire n'ayant pas de détermination personnelle, va être le participe passé, et là encore pour des raisons qu'on peut analyser; et on aura:

"Le camion est renversé".

On peut remarquer d'ailleurs, et en français c'est très net, que ce n'est que dans la première étape, c'est-à-dire dans:

"Jean conduit la voiture"

qu'est ε absorbé. Aux autres étapes, il apparaît soit dans:

- "est en train de"

- soit dans "a"

- soit dans "fait"

- et ici, dans "est".

Il n'est pas à proprement parler étrange de trouver chez les enfants un emploi aussi marqué de "se faire" parce que, outre le fait que ce sont là des observations attestées dont H. SINCLAIR dit que "cela rappelle certains stades dans la notion de causalité, où pendant longtemps l'enfant attribue aux objets les actions d'un sujet vivant. L'expression "se faire, infinitif, par" n'est pas du tout réservée aux êtres animés, mais elle s'applique à tout: "la tasse se fait renverser", "le camion se fait laver", "la bille se fait pousser"... Il nous semble que

la préférence pour ce procédé s'explique en partie par la tendance à attribuer une action ou au moins une intention au sujet de la phrase, donc outre ces remarques, on voit simplement que du point de vue formel, l'emploi de "se faire" est extrêmement satisfaisant; qu'ensuite, parce que dans "faire" il y a une relation de localisation et une relation intersubjective, on ait en français adulte, (parce que la relation intersubjective va jouer un grand rôle et filtrer du point de vue modal), une contrainte supplémentaire, ce n'est pas en contradiction; et du point de vue formel, cela montre très bien la relation qu'il y a entre d'un côté, une causation qui porte sur soi-même, et la passivation telle qu'on la conçoit avec le verbe "être". Et, en hongrois, où il n'y a pas de passif en tant que tel, c'est en fait ce schéma qu'on utilise, on ne peut dire que:

- soit "Quelqu'un ouvre la porte";
- soit "La porte se fait ouvrir"

mais, "La porte est ouverte par..." n'existe pas; et c'est quand même intéressant parce que quand dans une langue, on veut chercher un procédé, il n'y a tout de même pas un tableau de tout ce qui existe et un choix qui se fait.

Si ensuite, toujours dans la forme:

$b \underline{\epsilon} () r b$

on considère que $\underline{\epsilon}$ n'est pas localisateur mais identificateur, on aura "b" identifié à "b" dans la parenthèse vide, et l'on aura une absorption, c'est-à-dire: $b r b$ qui donne un réfléchi, c'est-à-dire: "*Le camion se renverse*".

Ainsi, de cette formule, on va tirer suivant la valeur de $\underline{\epsilon}$, soit "est renversé", soit "se renverse", et cela commence à devenir intéressant parce que cela permet de rendre compte de façon économique de phénomènes qui, à première vue, apparaissaient comme disjoints. Bien sûr, dans "le camion se renverse", il y a une valeur aspectuelle supplémentaire dont il faudra rendre compte par ailleurs; mais déjà du point de vue de l'agencement, on voit la relation entre "est renversé" et "se renverse".